

1797.

Portrait de feu S. M.

Catherine II

ada



# PORTRAIT

DE FEU

*Portrait de la Reine Catherine II*  
*S. A. M. A. J. E. S. T. É*

CATHERINE II.

IMPÉRATRICE DE TOUTES

LES RUSSIES.



\*\*\*\*\*

1797.

POSTAL

1875

1875

POSTAL

POSTAL



LES RUSSES



XX

1875

7064.1111X.pl

---

## PORTRAIT

*de feu Sa Majesté Imp. de toutes les  
Russies,*

CATHERINE II.

**C***atherine le Grand* (j'espere que l'Europe confirmera ce nom que je lui ai donné) *Catherine le Grand* n'est plus. Ces deux mots sont affreux à prononcer. Je n'aurois pas pu hier les écrire; mais je ne me gênerai plus, pour donner d'elle l'idée qu'on doit en avoir.

Cette esquisse de ses traits, ou plutôt tous ces traits de peu d'importance, n'ont point de prétention au titre d'Anecdotes: et ne sont rapportés ici, que pour qu'on se forme d'elle un portrait à-peu-près ressemblant, et c'est ce qui me vient dans la tête dans ce moment-ci, pour occuper mon coeur encore affecté de ce terrible événement.

Sa figure est connue en peinture et en relation, et presque toujours bien rendue.

Elle étoit encore bien il y a seize ans. On voyoit qu'elle avoit été belle plutôt que jolie: la majesté de son front étoit tempérée par des yeux, et un sourire agréable, mais ce front disoit tout. Sans être un *Lavater*, on y lisoit, comme dans un livre, Génie, justice, justesse, courage, profondeur, égalité, douceur, calme et fermeté: la largeur de ce front annonçoit les cases de la mémoire et de l'imagination; on voyoit qu'il y avoit place pour tout: Son menton un peu pointu n'étoit pas absolument avancé: mais il étoit loin de se retirer, et avoit de la noblesse. Son ovale n'étoit pas bien dessiné moyennant cela; mais devoit plaire infiniment, car la franchise et la gaieté habitoient ses lèvres. Elle doit avoir eu de la fraîcheur, et une belle gorge: celle-ci ne lui étoit arrivée cependant qu'aux dépens de sa taille qui avoit été mince à rompre: mais on engraisse beaucoup en Russie. Elle étoit pro-

propre: et si elle n'avoit pas tant fait tirer ses cheveux, qui auroient dû, tombant un peu plus bas, accompagner son visage, elle auroit été bien mieux.

On ne s'appercevoit pas qu'elle étoit petite: elle m'a dit lentement, qu'elle avoit été extrêmement vive, chose dont on ne pouvoit pas se faire d'idée. Ses trois révérences d'homme, à la Russe, se faisoient toujours de même, en entrant dans un Salon, une à droite, une à gauche, et l'autre au milieu. Tout étoit chez elle mesuré et méthodique. Elle avoit l'art d'écouter, et tant d'habitude de présence d'esprit, qu'elle avoit l'air d'entendre, quand même elle pensoit à autre chose. Elle ne parloit pas pour parler: et faisoit valoir ceux qui lui parloient. L'Impératrice *Marie Thérèse* avoit pourtant bien plus de magie et de séduction. Elle contenoit et entraînoit davantage à la première vue: étant entraînée elle-même par le desir de plaire, à tout le monde en général, et par sa grace qui lui en fournissoit des moyens moins étudiés.

Notre Impératrice enlevait. Celle de Russie laissoit augmenter l'impression bien moins forte qu'elle faisoit.

Celle-ci lui ressembloit en ce que l'Univers écroulé les eût trouvé *impavidas ferient ruinae*; rien au monde ne les eût fait céder. Leurs grandes ames étoient cuirassées contre les revers: L'enthousiasme couroit devant l'une, et marchoit après l'autre.

Si le Sexe de *Catherine le Grand* lui eût permis l'activité d'un homme qui peut tout voir par lui-même, se porter partout, entrer dans tous les détails, il n'y auroit pas eu un seul abus dans son Empire. A la partie près de ces détails, elle fut sans doute plus grande que *Pierre I.* et n'eût jamais fait la honteuse Capitulation du Pruth. *Anne* et *Elisabeth*, au contraire, eussent été des hommes médiocres: et comme femmes, leur Regne ne fut pas sans gloire. *Catherine II.* joignit les qualités qu'elle leur trouva, à toutes celles qui l'ont rendu plutôt Créatrice qu'Autocratice de son Empire.

Elle



Elle fut aisément plus grande Politique que ces deux Impératrices, ne risqua jamais rien comme *Pierre le Grand*; et victorieuse, ou pacificatrice, n'eût jamais un seul revers.

L'Impératrice avoit tout le bon, c'est à dire, tout le grand de *Louis XIV.* Sa magnificence, ses fêtes, ses pensions, ses achats, son faste lui ressembloient. Elle tenoit mieux sa Cour, parce qu'elle n'avoit rien de théâtral, ni d'exagéré. Mais le mélange militaire ou Asiatique, qui présentoient le riche Costume de plus de trente Nations différentes, étoit imposant. A meilleur marché *Louis* se croyoit *nec pluribus impar*, et *Alexandre*, fils de Jupiter Ammon. Ses paroles étoient sans doute d'un grand prix. Mais elle n'avoit pas l'air d'y en mettre. Ce n'étoit point l'adoration extérieure qu'elle exigeoit. On trembloit à la vûe de *Louis XIV.* On étoit rassuré à celle de *Catherine II.* *Louis* étoit ivre de sa gloire: *Catherine* la cherchoit, et l'étendoit sans en perdre la tête. Il y avoit de quoi, au milieu de la Fée-

rie continuelle de notre voyage triomphal et romanesque de la Tauride, des surprises, des Escadres, des Escadrons, des Illuminations à dix lieues à la ronde, des Palais enchantés, des jardins créés pour elle dans une nuit: au milieu des succès des hommages, voyant à ses pieds des Hospodars de Valachie, des Rois détrônés du Caucase, et des Familles de Princes persécutés qui venoient lui demander du secours, ou un asyle. Au lieu d'avoir la tête tournée de tout cela: elle me dit, en visitant le Champ de Bataille de *Pultava*: *Voilà donc à quoi tiennent les Empires: un jour en décide. Sans cette faute que vous me faites remarquer, Messieurs, que firent les Suédois, nous ne serions pas ici.*

Sa Majesté Impériale parloit du rôle qu'on doit jouer dans le Monde, mais savoit que c'est un rôle. Tel autre, et dans telle classe qu'elle eût été obligée d'en jouer un, elle s'en fût aussi bien acquittée, par son profond jugement. Mais le rôle d'Impératri-

trice alloit le mieux à son visage, à sa démarche, à l'élévation de son ame, et à l'immensité de son génie aussi vaste que son Empire. Elle se connoissoit, et connoissoit le mérite. Il y avoit du bonheur, ou de la faveur dans les choix de *Louis*. *Catherine* faisoit les siens à tête reposée, et mettoit chaque homme dans sa case. Elle me disoit un jour: *Je ris souvent toute seule, voyant les allarmes d'un Général, ou d'un Ministre, quand je traite bien ses ennemis. Ils ne font pas les miens pour cela, dis-je en moi-même. Je les emploie, parce qu'ils ont du talent: et je me moque de ceux qui s'imaginent que je ne me servirai plus des gens qu'ils n'aiment pas.*

Elle balançoit même souvent le crédit des uns, par celui des autres, qui, moyennant cela, redoubloient de zele, et s'observoient davantage. C'est d'après tous les moyens de se faire servir, et de n'être menée par personne, que je lui écrivis une fois: *On parle tant du Cabinet de Peters-*

*bourg. Je n'en connois pas un plus petit, car il n'a que quelques pouces de dimension. Il s'étend depuis une tempe à l'autre, et de la racine du nez à celle des cheveux.*

L'Impératrice, en quittant un des Gouvernemens qu'elle avoit visité, faisoit encore, en montant en voiture, des complimens, des remercimens, et des présens. Je lui dis: Votre Majesté paroît bien contente de tous ces gens-ci. *Point du tout,* me répondit-elle. *Mais je loue tout haut, et je gronde tout bas.*

Elle n'a jamais dit que des mots bons, et j'en pourrois citer mille: mais jamais de bons-mots. *N'est-ce pas,* me dit-elle une fois, *que vous n'en avez jamais entendu de moi? Vous ne vous attendiez pas à me trouver si bête?* Je lui répondis, qu'à la vérité, j'avois cru devoir toujours avoir l'esprit sous les armes avec elle, qu'elle se permettoit tout, et qu'elle étoit un vrai feu d'artifice: et que j'aimois mieux la conver-  
sa-

fation négligée, qui ne devenoit sublime que lorsqu'il s'agissoit de beaux traits d'Histoire, de sensibilité, de grandeur, ou d'Administration.

*Quelle figure me supposiez-vous?* Grande, roide, des yeux comme des étoiles, et un grand panier. Cela l'amusoit, quand elle s'en souvenoit: et elle me le reprochoit souvent. Je croyois, ajoutois-je, qu'il n'y avoit jamais qu'à admirer. Et l'admiration est bien ennuyeuse. C'est ce contraste de simplicité, dans ce qu'elle disoit dans la Société, avec les grandes choses qu'elle faisoit, qui la rendoit piquante. Elle rioit d'une pauvreté, d'une citation, d'une bêtise, et s'amusoit d'un rien. Elle prenoit à la plus petite plaisanterie, et s'en servoit le plus drôlement du monde. Je lui avois raconté que, pour me débarrasser d'un reproche que me faisoit une Dame de Petersbourg, de ce que je ne parlois pas assez, et de ce que j'avois l'air ennuyé chez elle. Je lui avois répondu que je venois d'apprendre qu'une Tante, qui m'a-

voit



voit élevé, étoit à la mort: et lorsque l'Impératrice s'ennuyoit, les grands jours de représentations, elle me disoit quelquefois: *je suis au moment de perdre mon Oncle.* J'entendois dire derrière moi: nous allons avoir un deuil. On cherchoit cet Oncle dans l'Almanach et on ne l'y trouvoit pas.

*N'est-ce pas, me dit-elle un jour, que je n'aurois pas assez d'esprit pour Paris? Je suis persuadée que si j'avois été comme les femmes de mon Pays qui y vont, en voyageant, on ne m'y auroit jamais donnée à souper.* Elle me disoit quelquefois: *votre imperturbable*, en parlant d'elle, parce qu'une fois que nous parlions des qualités de l'ame, je lui disois que c'étoit la sienne. Ce mot qu'elle étoit un quart-d'heure à prononcer exprès, en redoublant sa lenteur majestueuse et sonore, l'amusoit: et surtout quand, pour l'allonger encore, elle disoit: *j'ai donc de l'imperturbabilité.*

*Que voulez-vous, disoit-elle, Mademoiselle Gardel ne m'en a pas appris da-*  
van-

*vantage. C'étoit une de ces vieilles Gouvernantes françoises réfugiées. Elle m'en avoit assez appris pour me marier dans mon voisinage. Mademoiselle Gardel et moi, nous ne nous attendions pas à tout ceci.*

C'est ainsi qu'il y avoit dans une de ses Lettres à moi, pendant un Combat naval de la dernière Guerre de Suede: *c'est au bruit du Canon qui fait trembler les vitres de ma Résidence, que votre imperturbable vous écrit. Je n'ai rien vû de plus prompt, et de mieux fait que ses Dispositions pour cette Guerre imprévûe, écrites de la main, qu'elle envoya au Prince Potemkin, pendant notre Siege d'Oczakow. Il y avoit au bas: ai-je bien fait, mon maître?*

L'Impératrice s'accusoit toujours d'ignorance: et un jour qu'elle me pouffoit là-dessus, et que je lui avois prouvé qu'elle savoit par coeur *Periclès, Licurgue, Solon, Montesquieu, Locke*, et les beaux tems sérieux d'Athenes, de Sparte, de Rome, de la moderne Italie, de la France, et l'Histoire de  
 tous



tous les Pays; je lui dis: puisque Votre Majesté le veut, je dirai d'elle ce que le laquais du Pere *Griffet* me disoit de lui, en se plaignant à moi de ce qu'il ne savoit jamais, où il mettoit sa tabatiere, sa plume, ou son mouchoir. — Croyez-moi: cet homme n'est pas tel que vous le supposez; hors la Science, il ne fait rien.

L'Impératrice se servoit de cette prétention à l'ignorance, pour se moquer des Médecins, des Académies, des demi-Savans, et des faux connoisseurs. Je convenois avec elle qu'elle n'avoit pas de connoissance en Peinture, ni en Musique; je lui prouvai même un jour, plus qu'elle ne vouloit, que son goût en bâtimens étoit médiocre. *Avouez*, me dit-elle, en me montrant son nouveau Palais de Moscou, *que voilà une magnifique enfilade*. C'est, lui répondis-je, la beauté d'un Hôpital: mais pour une Résidence, c'est pitoyable: les portes sont trop hautes pour chaque appartement, et sont malgré cela nécessairement trop



trop petites pour une suite aussi longue de chambres qui, de même qu'à votre Hermitage, se ressemblent toutes.

Malgré quelques défauts d'Architecture, et à son goût près pour onze Maisons gothiques que je lui connois, les Édifices publics et particuliers rendent *Petersbourg* la plus belle Ville du Monde. Ses goûts lui tenoient lieu du goût que je lui refuse, de peur de la trouver sans cesse admirable. Elle n'en a pas moins ramassé, dans sa Résidence, des Chefs-d'oeuvre de tous les genres. Elle se vançoit de se connoître en Médailles. Mais je n'en répons pas.

Lorsque son oreille anti-musicale s'opposoit à ses progrès dans le mécanisme des vers, qu'au moins le Comte *de Segur* et moi nous voulions lui apprendre, dans la Galere sur le Borysthene, elle nous dit: *vous voyez bien, Messieurs, que vous ne me louez qu'en gros, mais qu'en détail, vous me trouvez une ignorante.* Je lui dis, qu'au moins

moins elle devoit convenir d'une Science. —  
*Et quelle est-elle? celle des à propos. Voilà, par exemple, ce que je ne comprends pas. Votre Majesté n'a jamais rien dit, fait dire, changé, ordonné, commencé, et fini qu'à point nommé. — Peut-être, dit-elle, que tout cela a bon air. Mais qu'on examine à fond. C'est au Prince Orlow que je dois l'éclat d'une partie de mon Regne: car c'est lui qui m'a conseillé d'envoyer ma Flotte dans l'Archipel. C'est au Prince Potemkin que je dois la Tauride: et l'expulsion de toutes les sortes de Tartares qui menaçoient toujours l'Empire. Tout ce qu'on peut dire, c'est que j'ai élevé ces Messieurs. C'est au Maréchal Romanzow que je dois mes Victoires. Voilà ce que je lui ai dit: Monsieur le Maréchal, on va se donner des coups: il vaut mieux en donner qu'en recevoir. C'est à Michelson que je dois la prise de Pugatschew, qui a manqué de venir à Moscou, et peut-être plus loin. Croyez-moi, je n'ai que du bonheur: et si l'on est un peu content de moi, c'est que j'ai un peu de*

de fermeté, et d'égalité dans mes principes. Je donne beaucoup d'autorité à ceux que j'emploie. Si on s'en sert quelquefois dans mes Gouvernemens voisins des Persans, des Turcs et des Chinois, pour faire du mal; tant pis. Je cherche à le savoir.

Je fais bien qu'on y dit: Dieu et l'Impératrice nous puniroient. Mais l'un est bien haut, et l'autre est bien loin. Mais voilà les hommes: et je ne suis qu'une femme. Elle m'a dit aussi: On m'accommode bien mal, je parie, dans votre Europe, à vous autres. On dit toujours que je vais faire banqueroute: que je fais tant de dépenses. Eh bien, mon petit ménage va toujours son train.

Elle aimoit cette expression, car quand on lui faisoit l'éloge de l'ordre, et des heures qu'elle mettoit à son travail, elle répondoit souvent: *il faut bien arranger son petit ménage.*

B

Ce

Ce mot: d'avoir élevé ces Messieurs, me rappelle ceux que le délasement, ou le partage de ses travaux, a quelquefois appelé à la plus intime confiance, et placé par la sensibilité dans son Palais. La force de son esprit se montrait dans ce qu'on appelle improprement la foiblesse du coeur. On n'a jamais eu ni pouvoir, ni crédit; mais quand on avoit été formé par Sa Majesté Impériale elle-même aux affaires, après y avoir été essayé par la communication de celles, sur lesquelles elle vouloit bien s'ouvrir; on lui étoit utile. Ce choix toujours honorable de part et d'autre, étoit le droit de dire, et d'entendre la vérité. Ainsi j'ai vû le Comte *Momonow*, qui professoit parfaitement cette vertu, toujours prêt à lui sacrifier sa faveur: ainsi je l'ai vû contredire, défendre, protéger, recommander, insister, résister. Ainsi j'ai vû qu'on lui en faisoit bon gré: et qu'on admiroit sa fidélité à l'amitié, sa loyauté, et son desir continuel de faire le bien, et du bien.

Elle

Elle me disoit: *ma prétendue prodigalité est une économie; tout cela reste dans le Pays, et me revient un jour. J'ai bien quelques petites ressources encore: mais puisque vous m'avez dit que vous vendriez, joueriez, ou perdriez les diamans que je vous donnois, en voilà seulement pour cent Roubles autour de mon Portrait en bague.*

Elle a eu tous les genres de donner: outre celui de l'espece de profusion, dont je viens de parler, qu'elle avoit comme grand et puissant Souverain; elle donnoit par générosité, comme une belle ame, par bienfaisance, comme une bonne ame, par compassion comme femme, et par récompense comme homme qui veut être bien servi. Je ne fais si c'est de l'esprit qu'elle y mettoit, ou seulement le style de son ame: mais elle donnoit à tout une singuliere tournure. Par exemple, elle écrivit au Comte Suwarow: *Vous savez que je n'avance personne hors de son tour. Je suis incapable de faire tort à*

*un plus ancien ; mais c'est vous qui venez de vous faire Maréchal vous-même, par la conquête de la Pologne.*

Elle portoit toujours en voyage le Portrait de *Pierre I.* sur sa tabatiere: et elle me disoit: *c'est pour que je me demande à moi-même à chaque instant de la journée: qu'ordonneroit-il, que défendrait-il, que feroit-il, s'il étoit à ma place?* Elle m'a assuré qu'une des choses qui lui faisoit aimer *Joseph II.*, outre l'agrément qu'il mettoit dans la Société tous les jours avec nous, c'étoit sa ressemblance avec *Pierre I.* pour l'activité et le desir de s'instruire, et d'instruire: et son dévouement à l'État. *Il a l'esprit sérieux, me disoit-elle, et pourtant agréable. Il est toujours occupé de choses utiles, et sa tête travaille toujours.* Malheur aux gens injustes qui n'ont pas senti tout ce qu'il valoit.

L'Impératrice étoit fort aimée de son Clergé, dont elle avoit pourtant diminué, et  
bor-

borné les richesses et l'autorité. Lorsque *Pugatschew*, à la tête de ses brigands, parcourant les campagnes, entroît le sabre nud dans les Églises pour faire prier pour lui; un Curé, à son approche, prit le Saint Sacrement, et alla à sa rencontre. Augmente tes crimes, scélérat, lui dit-il, en me massacrant, portant notre Seigneur Jésus-Christ dans mes bras. Coupe-moi la tête, si tu ôses. Je viens de prier pour notre grande Impératrice.

On ne pouvoit jamais dire du mal de *Pierre I.* ni de *Louis XIV.* devant l'Impératrice, ni la plus petite chose sur la Religion, ou les moeurs. A peine pouvoit-on se permettre quelque chose d'un peu hazardé, mais extrêmement gazé, dont elle rioit tout bas. Elle ne se permettoit jamais une légereté, ni dans ce genre-là, ni sur personne; et c'étoit, en présence de celui que la plaisanterie concernoit, qu'elle en risquoit quelquefois une bien douce qui finissoit par lui faire plaisir à lui-même.

J'eus bien de la peine un jour à me faire pardonner une remarque aux dépens de *Louis XIV.*, en me promenant avec l'Impératrice à *Czarskofelo*. Au moins, lui ai-je dit, Votre Majesté conviendra qu'il falloit toujours à ce grand Roi, une allée bien droite de 120 pieds de large, à côté d'un canal qui en avoit autant, pour s'y promener: il ne savoit pas, comme vous, ce que c'est qu'un sentier, un ruisseau, et une prairie.

J'ai eu occasion de remarquer son courage. Avant d'entrer dans *Barczisarai*, douze chevaux trop foibles pour soutenir notre grande voiture à six places, nous emporta à une descente, ou plutôt furent emportés eux-mêmes. Il y avoit à croire qu'on se casseroit le cou. J'aurois eu bien plus peur, si je n'avois pas voulu voir si l'Impératrice en avoit. Elle étoit calme, comme au déjeuner que nous venions de quitter.

Elle étoit difficile pour ses lectures. Elle ne vouloit rien de triste, ni de trop délicat



cat, en quintessence d'esprit et de sentiment. Elle aimoit les Romains de *le Sage*, *Moliere* et *Corneille*. *Racine n'est pas mon homme*, disoit-elle, *excepté dans Mithridate*. *Rabelais*, et *Scarron* l'avoit fait rire autrefois: mais elle ne s'en souvenoit plus. Elle n'avoit que peu de mémoire pour tout ce qui étoit frivole, ou de peu d'intérêt, et n'avoit jamais rien oublié d'intéressant. Elle aimoit *Plutarque d'Amyot*, *Tacite d'Amelot de la Houssaye*, et *Montaigne*. *Je suis une Gauloise du Nord*, me disoit-elle, *je n'entends que le vieux François*. *Je n'entends pas le nouveau*. *J'ai voulu tirer parti de vos Messieurs les gens d'esprit en istes, je les ai essayés. J'en ai fait venir. Je leur ai quelquefois écrit. Ils m'ont ennuyée, et ne m'ont pas entendue.* \*) *Il n'y avoit que mon*

B 4

bon

\*) Un seul homme, appelé par S. M. I. depuis ce tems là, lui a convenu pour les idées en Gouvernement et en Littérature, et a été honoré de sa confiance, et de sa correspondance, jusqu'à sa mort. Je souhaite qu'il continue l'Histoire de Russie qu'il a commencé, sur laquelle l'Impératrice lui a souvent écrite de sa main, pour lui donner des éclaircissements,

*bon protecteur Voltaire. Savez-vous que c'est lui qui m'a mise à la mode? il m'a bien payée du goût que j'ai pris toute ma vie à le lire: et il m'a appris bien des choses, en m'amusant.* L'Impératrice n'aimoit ni ne connoissoit la Littérature moderne, et avoit plus de Logique, que de Rhétorique. Ses ouvrages frivoles, comme les Comédies, par exemple, avoient un but moral, comme la Critique des voyageurs, des gens à la mode, des modes, des Sectes, et sur-tout des Martinistes qu'elle croyoit dangereux. Toutes les lettres que j'ai d'elle, sont remplies de grandes idées, fortes, prodigieusement lumineuses, critiques quelquefois avec du trait, sur-tout lorsque quelque chose en Europe l'indignoit; et puis de la gaieté, et de la bonhomie. Il y a dans son style plus de clarté que de légereté. Ses ouvrages sérieux sont profonds. Son Histoire de Russie vaut, à mon avis, les Tablettes chronologiques du Président *Hénault*. Mais les petites nuances, le charme des détails, le coloris n'étoit pas son fort. *Frédéric II.* n'avoit

voit pas de coloris non plus: mais il avoit quelquefois le reste, et étoit plus homme de lettres que *Catherine*.

Elle me disoit quelquefois: *vous avez envie de vous moquer de moi. Qu'ai-je donc dit?* Un vieux mot françois qui ne l'est plus, ou bien un autre mal prononcé. Votre Majesté dit *Baschante*, au lieu de *Bacchante*, par exemple. Elle me promettoit de se corriger, et puis me faisoit encore rire, à ses dépens, comme lorsqu'avec grace, et en accordant une à quelqu'un, elle faisoit un coup de trois au Billard, qui me faisoit gagner une douzaine de Roubles.

Sa plus grande dissimulation étoit de ne pas dire tout ce qu'elle pensoit, et ce qu'elle savoit: mais jamais rien de louche, ni d'insidieux, n'est sorti de sa bouche. Elle étoit trop fiere pour tromper: et quand elle se trompoit elle-même, pour s'en tirer, elle s'en remettoit à son bonheur, et à sa supériorité sur les événemens qu'elle aimoit à



dompter. Quelques idées cependant sur les revers de la fin du Règne de *Louis XIV.* se présentoient, mais passoient comme des nuages. Je suis le seul qui ai vû, qu'un quart-d'heure seulement la dernière Déclaration de Guerre des Turcs, lui fit penser modestement que rien n'étoit sûr dans le Monde; et la gloire et les succès incertains. Elle sortit de son appartement, avec l'air serein, comme avant son Courier, et la confiance qu'elle inspira d'abord à tout l'Empire.

J'avois fait son procès de son vivant, comme on faisoit aux Rois d'Égypte après leur mort: me faisant jour au travers du voile de l'ignorance, et de la malice qui couvre souvent l'Histoire. J'aurois perdu le charme de la Société, ou plutôt je ne m'y serois pas livré. Ses traits d'humanité étoient journaliers. Un jour, elle me dit: *pour n'avoir pas voulu faire lever trop matin mes gens, parce qu'il fait bien froid, j'ai allumé mon feu moi-même. Un petit ramoneur qui croyoit que je ne me leverois qu'à*  
cinq

*cinq heures et demie, étoit dans ma cheminée. Il a crié comme un démon. J'ai éteint bien vite mon feu, et lui ai bien demandé pardon.*

On fait qu'elle n'a presque jamais envoyé en Sibérie, où d'ailleurs on étoit fort bien traité: elle n'a jamais ordonné la mort de personne. L'Impératrice sollicitoit souvent les Juges, contre les jugemens. Elle recommandoit d'éclaircir pour prouver qu'elle avoit eu tort, si cela étoit, et a fourni souvent des moyens de défense aux accusés. Je lui ai pourtant vû une sorte de méchanceté; c'est un regard de bonté, et quelquefois un bienfait, pour embarrasser ceux dont elle avoit à se plaindre, mais qui pourtant avoient du mérite; quelque Grand de l'Empire, par exemple, qui tenoit des propos sur son compte. Voici un trait de Despotisme: c'est d'avoir défendu à un homme de sa Société, sa propre maison, en lui disant: *vous aurez dans la mienne, deux fois par jour, une Table de douze Couverts.*

*Ce*



*Ce monde que vous aimez à avoir chez vous, vous l'aurez chez moi : je vous défens de vous ruïner ; mais je vous ordonne de continuer à faire de la dépense, puisque cela vous fait plaisir.*

La calomnie qui n'a pas respecté la plus belle, la meilleure, la plus sensible, la plus aimable des Reines, dont je suis le plus à portée de justifier l'ame et la condnite, va peut-être, sans respect pour la mémoire du plus illustre des Souverains, couvrir de ronces son tombeau. Elle a arraché les fleurs qui devoient couvrir celui d'*Antoinette*. Elle voudra arracher les lauriers de celui de *Catherine*.

Les prétendus trouveurs d'Anecdotes, les libellistes, les faux furets de l'Histoire, les indifférens, pour dire quelque chose de piquant, ou gagner de l'argent, les mal-intentionnés, et les méchans de profession, voudront peut-être diminuer sa célébrité. Mais elle en triomphera. On se rappellera  
ce

ce que j'ai vû moi-même, en faisant 2000 lieues avec elle, dans les États: l'amour, et l'adoration de ses Sujets. et dans ses Armées, l'amour et l'enthousiasme de ses Soldats. Je les ai vûs dans la Tranchée, bravant les balles des Infideles, et toutes les rigueurs des Elémens, se consoler, ou s'animer au nom de *Matouschka* (leur mere) et leur idole.

J'ai vû enfin ce que je n'aurois jamais dit de l'Impératrice pendant sa vie: et ce que mon amour pour la vérité, me fait écrire le lendemain de la nouvelle, que l'Astre le plus brillant qui éclaira l'Hémisphère, venoit de disparoître.



Page 100

Lequel est...  
dans les...  
et de...









F

XVII-1.907